

Les Peintres Ostendais de l'Époque actuelle

Si dans l'histoire des villes on observe que leur apogée de richesse et de pleine prospérité correspond en général avec le moment où vivent chez elles, leurs plus beaux artistes, il faut croire qu'Ostende a atteint cet apogée puis-

merveilleux ouvriers dans leur art, ils furent en même temps des cerveaux à culture universelle.

Comme Michel-Ange et Léonard de Vinci, James Ensor sait être en même temps que peintre, musicien goûté,



James ENSOR. — Nature morte (1898), collection Van Heelen (Uccle).

qu'elle aura eu la gloire de voir naître entre ses murs : James Ensor, Léon Spillaert, Constant Permeke.

James Ensor

James Ensor, qui est incontestablement le plus grand peintre belge de l'époque actuelle, nous apparaît comme un maître à la manière des grands peintres du temps passé ;

écrivain très original, poète délicieux. Et cependant il n'est comparable à aucun d'eux, nul n'a jamais comme lui centré son œuvre de sa propre détresse.

Tel qui ne voit que l'apparence cocasse de la mise en page et la fantaisie débordante, rit et n'aperçoit que le pansement amusant qui recouvre la blessure ; il passe à côté du morceau de misère le plus noble et le plus triste que jamais peintre ait confessé avant lui.

De 1885 à 1900, James Ensor a pleuré sa jeunesse incomprise.

Aussi nous négligeons volontairement le parti pris drôle, légèrement caricatural de la composition et du choix des types. Pour un observateur superficiel, il paraît s'apparenter soit à Jérôme Boch, encore plus approximativement à Breughel et même à Gustave Doré (par le côté elliptique de son dessin et certaines rencontres fortuites dans ses

vendredi 13 avril 1860, d'une mère ostendaise et d'un père anglais. Ses débuts ne furent pas contrariés par ses parents qui voyaient une utilité commerciale à savoir peindre. Il passe deux ans à l'Académie de Bruxelles, puis en 1880 rentre définitivement à Ostende. Il ne quittera plus cette ville.

Pendant les vingt années qui suivent, toute sa vie peut



James ENSOR. — Portrait de M^{me} Daveluy (1927).

diableries), mais si on trouve chez lui leur verve et leur fantaisie, tout cela n'est pour l'artiste qu'un langage hiéroglyphique nécessaire pour enlever de temps en temps à la confession ce qu'elle pourrait avoir de trop indiscretement intime.

Aujourd'hui la vie de James Ensor, de l'Académie royale de peinture, a été racontée dans plus de cinquante études.

Tout le monde sait que James Ensor est né à Ostende, le

se résumer par un envoi de quelques toiles régulièrement refusées à des salons officiels ou bien, plus tard, exposées au cercle des XX. De temps en temps, un écrit. Tout cela n'était pas sans provoquer de furieuses controverses dans les milieux artistiques de Bruxelles, mais n'arrivait pas à secouer la somnolence à toute épreuve de la petite ville; certainement pendant onze mois de l'année, la vraie figure de James Ensor à cette époque n'est pas celle qu'on lui

fait d'un bretteur impénitent pour l'art, mais celle d'un grand garçon farouche, à la vie très retirée chez ses parents.

Cela sera tout le drame...

A cette époque, Ostende, adorable vieille ville, venait à peine de perdre ses remparts. Peu de maisons, beaucoup d'eau; la surface des bassins est aussi grande que celle occupée par ses habitations; puis du sable blanc à perte de vue, la mer, et enveloppant le tout, le grand ciel de

« Je vivais du travail de ma vieille mère, une tante chérie me soutint, les saintes femmes flamandes pures m'attachent à la Flandre. »

Nul espoir de jamais fonder un foyer et cependant, « ... moi aussi, j'ai entrevu la vierge consolatrice et j'ai fixé ses traits pleins de grâce sur un panneau de qualité. J'étais bien jeune alors. J'ai palpé son blanc manteau rafraîchi par Saint-Luc, j'ai baisé ses petits pieds de neige et



James Ensor chez lui. Au fond, l' « Entrée du Christ à Bruxelles ».

Flandre. C'était une station de bains de mer, elle avait un petit casino; ambitieuse, elle commençait à en rêver un plus grand, et tout proche, la boutique des mille merveilles...

Ressources inépuisables, sans pareilles, ambiance délicieuse pour alimenter l'œuvre d'un artiste; l'ambition du jeune peintre était bien de s'en tenir à ces éléments de beauté; mais ses premières toiles, bien sages, déchaînent des colères que nous avons peine à nous expliquer aujourd'hui. A la maison on s'aperçoit vite que le métier de peintre n'apparaît pas comme très lucratif.

A partir de ce moment commence à se tracer autour d'Ensor un fossé qui ira s'élargissant à mesure que le peintre prendra de l'âge.

Qu'elle a donc dû être dure cette vie de moine pour un grand garçon plein de santé, au cœur bien accroché dans la poitrine, plein d'idées généreuses, de projets merveilleux!

de nacre, encore on distingue au cœur dur du vieux panneau l'image diaphane; je la garde jalousement, elle est mienne et je l'aime. »

Quand personne ne croit plus en vous, que vous êtes pour tous paresseux, mauvais, fou, combien il doit être pénible de voir le regard incompréhensif, chargé d'amour et de reproches dissimulés, que votre propre maman jette sur ce qu'elle pense être vos « pertes de temps », vos « folies ». Ceci permet d'imaginer la douleur et l'effroyable solitude de James Ensor en 1886.

Ce sera son plus grand titre de gloire d'avoir su prendre cette misère morale et œuvrer avec elle.

A cette époque son inspiration quitte la peinture pure, les recherches purement techniques; les toiles n'ont plus comme raison d'être la seule joie de peindre; il dira son mépris de ce qui l'entoure, de la bêtise ambiante, les masques naissent et surtout prenant hardiment de son propre per-

sonnage, la place soit du Christ, soit des héros de la légende, il racontera « sa passion » à Ostende.

Regardez ce prodigieux dessin du musée de Bruxelles, *le Christ agonisant*. James est sur la croix, c'est bien lui avec sa belle figure de Christ meurtrie, seul sur le Golgotha parmi les ténèbres qui montent. Avant qu'il rende le dernier soupir, tous les démons se sont donné rendez-vous pour le tourmenter. Il y a le démon de la calomnie qui souffle des bruits empuantis par une trompette placée au derrière, le démon frictionneur des regrets à cheval sur ses épaules et, plus bas, contre le flanc, la petite sirène du Japon, que tout à l'heure en bas nous avons vue bien sage, inoffensive dans son écurie de verre, transformée en démon vampire qui suce la dernière goutte de sang. Que le sujet est beau ! Est-ce le Christ qui avant de mourir regrette l'empire des mondes qui lui fut offert autrefois dans le désert ? Est-ce l'artiste qui pleure le temps perdu pour l'art, employé à des besognes serviles pour soulager celles qui le nourrissent ?

Sur une autre gravure, au-dessus de la tête du Christ mort, à la place des trois initiales, il a écrit « Ensor ».

Tenez, le voilà dans un portrait à trente-six ans. Beau tel Rubens, même coupe de barbe, la tête légèrement relevée en défi, l'œil et le nez impertinents, il regarde la troupe des grotesques massée autour de lui : celle qui est belle mais bête, la bonne grosse avec ses joues en pomme d'api, la mauvaise, celle qui louche, le têtard, le myope, le mou, le colérique et celui qui croit avoir du flair parce qu'il a un gros nez.

Peu sympathique, en somme, direz-vous, « la posture » ne manque pas d'être avantageuse.

Avez-vous remarqué le chapeau, le joli petit chapeau invraisemblable, orné de ses jolies fleurs en passementerie et qui lui donne cet air si cavalier ? c'est un chapeau de femme, un vieux joli chapeau ridicule de sa bonne tante...

Sa mère meurt. Bien dévotement en pleurs, il fait d'elle le plus beau dessin que fils ait jamais fait de sa maman. Elle repose tranquille sur son lit, les mains jointes ; à côté d'elle il a dessiné bien soigneusement, un à un, tous les gros flacons de potion dont on a abreuvé sa pauvre agonie.

Nous ne croyons pas que Diafoirus ait reçu jamais de plus belle gifle.

Pour terminer, voici *l'Entrée du Christ à Bruxelles*.

Cette immense toile peinte en 1898, c'est-à-dire au plus fort de la grande solitude, est sûrement de loin son œuvre la plus importante, son chef-d'œuvre ; tout y est admirable, aussi bien l'idée de cet immense cortège de grotesques personnages en joie, que l'invention de mettre au milieu d'eux, le Christ sur son ânesse. Entouré de ces pancartes, de ces drapeaux à devises révolutionnaires, est-ce le Christ ?

Est-ce Karl Marx ? Choisissez ce qui vous plaira, masques qui admirez !

Mais regardez comment elle est peinte, comment avec trois couleurs, un vert, un vermillon, un bleu, il se révèle aussi grand symphoniste que le plus grand des Vénitiens. Nous pourrions expliquer comment les grandes masses vertes équilibrent savamment les rouges violents et dire le mystère adorable des gris argentés, comment cette toile est la synthèse de toutes les autres toiles de marque et que plus d'un type de la foule s'y retrouve.

Nous préférons poser cette question : Ostende aura-t-elle le courage de laisser partir l'œuvre maîtresse de son plus grand peintre ? Les Allemands en ont

offert 500,000 francs d'argent comptant, Anvers la convoite, veut l'acheter, et offre de ne la prendre qu'après la mort du maître.

Une ville qui a les plus durs marins, le plus bel outillage de pêche du monde, qui fait chaque année les pêches les plus miraculeuses, ne sera-t-elle toujours qu'un centre de commerce et ne voudra-t-elle pas devenir, en conservant ce que la nature lui a donné par hasard, un des plus beaux centres d'art ?

Elle a le Kursaal le plus riche, des palais pour souverains, des hôtels pour milliardaires ; n'aura-t-elle pas quelques mètres carrés de muraille pour y accrocher le plus bel ouvrage d'un des plus célèbres de ses enfants (1).

(1) La pauvreté d'Ostende en œuvres d'Ensor apparaît encore plus grande quand on pense aux vingt toiles qu'a le musée d'Anvers, aux dix toiles du musée de Bruxelles.



James Ensor et Constant Permeke, dans l'atelier d'Ensor.

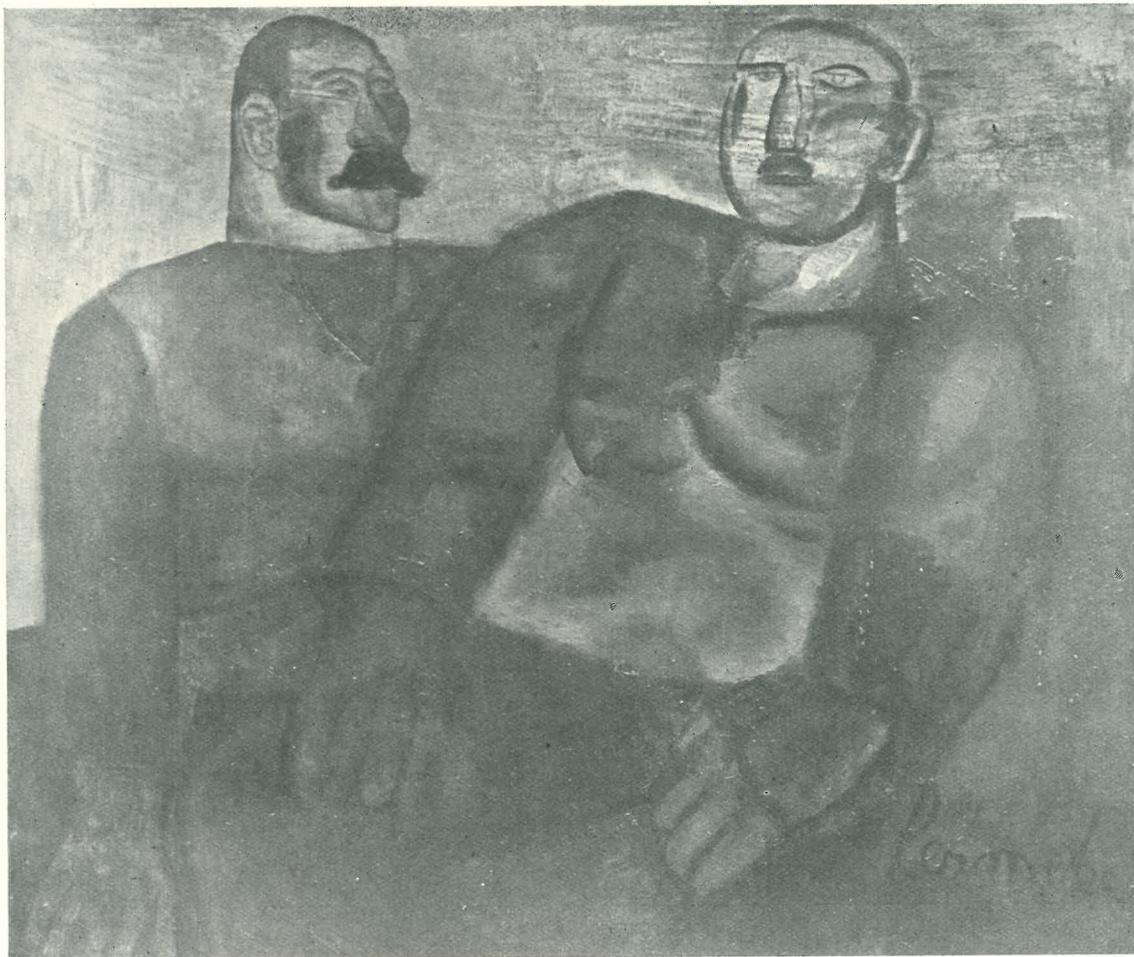
Constant Permeke

Constant Permeke, né à Anvers en 1888, habite Ostende depuis 1892; son père était peintre et professait à l'Académie d'Ostende. Permeke ne se rappelle pas l'époque où il commença à peindre, il le fit si jeune qu'il s'est toujours connu avec une palette à la main. En le balladant en Flandre et en Hollande, son père l'instruisit et le mit en contact avec les maîtres. Ses débuts, comme ceux d'Ensor et de Spillaert, furent durs; cependant il ne fut pas sans être aidé par la commune qui lui donna la succession de son père, ne pouvant pas accorder de pension à sa veuve. Permeke a beaucoup souffert de cette chaîne et cependant, c'est peut-être à cette

Berlin, Hambourg. Il est considéré comme le chef de file du mouvement « expressionniste » en Belgique et est décoré de l'ordre de Léopold.

Ceux qui cherchent en peinture de jolies choses décoratives, des impressions doucereuses, des symboles faciles, des attendrissements poétiques n'aimeront pas la peinture de Permeke, toute bâtie en force et en poids dans une gamme sombre et tragique. Il est le peintre de la mer et des pêcheurs et peint aussi bien les paysans que les pêcheurs.

Réfléchi, exclusif, doué de dons constructifs rares, il est surtout un coloriste hors pair. Rien dans le domaine de la couleur ne lui est étranger. C'est un clown de la palette. Il jongle successivement avec tous les procédés : empâtements, glacis superposés avec lesquels il sature sa couleur,



Constant PERMEKE. — Les frères Marins.

(Cliché du Centaure)

vie gênée qu'il doit d'avoir été mêlé à la vie des hommes de la mer et de les bien connaître, alors qu'il habitait une petite maison sous le phare. C'est là qu'il a tiré le plus pur de son art, car Permeke restera toujours le peintre de la mer et des pêcheurs.

En 1914, soldat au 2^e de ligne, il est blessé à la défense d'Anvers. Soigné en Angleterre, il habite le Devonshire et pour la première fois est en contact avec le paysan, le vigoureux paysan saxon, dont il retrouvera le frère en Flandre, à sa rentrée au pays.

Depuis, Permeke n'a pas cessé d'être de plus en plus connu et apprécié; il a des tableaux aux musées de : Bruxelles, Anvers, Gand, Grenoble et Venise; dans les collections particulières : à Paris, Londres, Amsterdam,

frottis, grattages, incrustations, tout est pour lui moyens à réussite toujours plus étonnants. Il arrive dans une gamme sombre à des effets que peu de peintres avaient obtenus avant lui. Ses toiles paraissent très sombres, elles sont cependant excessivement colorées; aussi si un rouge paraît brun, ce n'est pas qu'il ait été mélangé avec une couleur autre qui l'obscurcit, c'est parce que sa saturation de pigmentation rouge est si poussée qu'il en paraît brun.

Voir peindre Permeke nous a éclairci bien des mystères du sortilège du clair-obscur de Rembrandt. Rapprocher ces deux noms n'est pas exagéré, correction faite, qu'il y a toujours la différence entre une œuvre d'un peintre ancien et celle d'un artiste moderne.

Une peinture moderne, au premier coup d'œil donne

quelquefois l'impression très séduisante de beaucoup de mystère et d'une ambiance de rêves, comme l'obtient soit Rembrandt, soit le Vinci, mais une étude plus poussée fait voir combien ce mystère est établi, par des procédés assez faciles de teintes plates dont ces maîtres usaient avec plus de discrétion.

Si depuis le début de la carrière de Permeke, la couleur et l'entente de l'effet ont toujours été aussi admirables, son dessin a fort évolué. D'abord assez mou et photographique, il a été influencé successivement par les travaux de l'école de Paris et ceux de l'école expressionniste allemande. Nous pensons combien il est dangereux pour un peintre de la race de Permeke à vouloir s'essouffler pour courir après un train déjà parti du quai. Permeke est assez énergique pour pouvoir prétendre être le mécanicien du train suivant. Si pour nous la poésie qui se dégage de la couleur et de la pâte de Permeke est d'une qualité *exceptionnelle*, nous discernons assez mal un dessin Permeke qui la ceint. Autant l'un coule de source et raconte la joie de créer, autant l'autre est chose artificielle qui sent son labeur et a toujours été une chose très acquise. C'est pour cela que quoiqu'il soit très difficile de porter un jugement sur une œuvre qui, étant donné l'âge du peintre, est loin d'être complète, nous pensons que la partie la plus durable de cette œuvre sera celle où il accumule marines sur marines, paysages sur paysages (comme celui que la Revue donne en fac-similé), toiles de ces dernières années peintes la plupart du temps d'après nature, et où son émotion ne fut bridée par aucun maniérisme à la mode. Là il se contente d'être, palette au poing, un grand, un très grand Flamand.

Léon Spillaert

Léon Spillaert a choisi pour s'exprimer uniquement un pinceau, mais le résultat est toujours le même, chaque œuvre qu'il nous donne est un poème.

Douceur du trait qu'il imprime, arabesques arrondies qu'il suit, indications souples à peine effleurées qui les lient; tout chez lui est balancement agréable, rythme, cadence, mesure.

Poète, philosophe panthéiste, amoureux éperdu de l'objet avec qui ses nerfs se marient. L'objet n'est peut-être qu'un prétexte pour extérioriser son émotivité. Aussi chez lui l'ustensile le plus banal, le paysage le plus aride, prend une signification rare.

Il eût pu tout aussi bien aligner un vers rare bien cadencé; une phrase pure et harmonieuse et cette phrase fut bleue, des lointains imaginés, rouge, des carnages entrevus, blême, froide et sinistre des longs jours d'ennui.

Œuvre énorme, touffue, il a puisé à pleines mains dans la matière pittoresque qu'Ostende prodigue à l'artiste qui l'admire.

Il a peint mille fois le grand bassin de réparation près duquel il habite; il a dit le port, les barques, et

ses beaux gars, la mer sous tous ses aspects, l'enfant qui joue près d'elle avec un grand chien sur la plage, les belles coquilles... tout pour lui est thème à nourrir sa broderie.

Huile, pastel, aquarelle, crayon, il se sert avec le même bonheur de toutes les techniques, mais sa préférence semble être pour l'aquarelle et dans ce domaine sa virtuosité n'a d'égale que celle de Permeke dans le domaine de l'huile.

Souvent la qualité du matériel employé transforme le thème tracé et aide à créer la vision qui nous retient.



Constant PERMEKE. — Le siffleur. (Cliché du Centaure.)

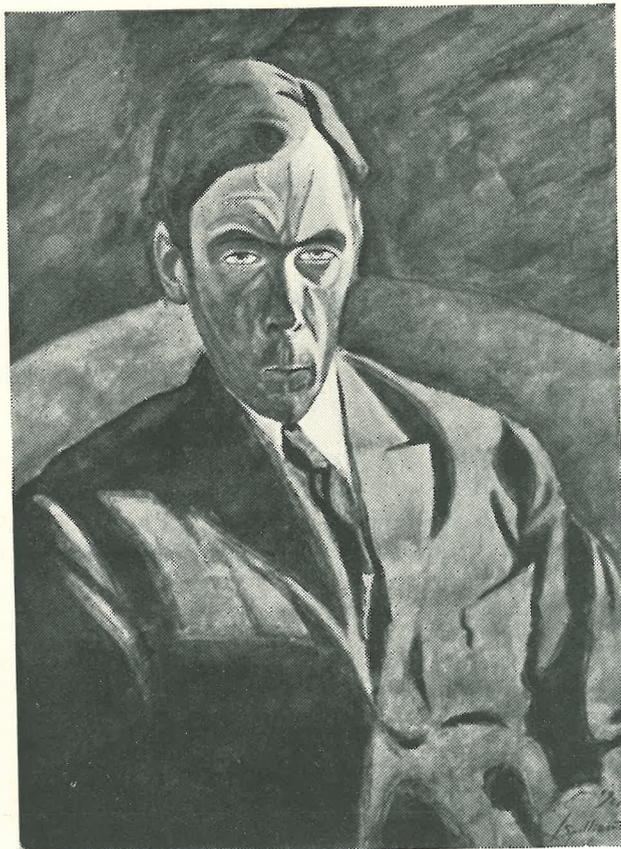
Ce métier l'apparente « aux Fauves » et souvent il nous fait penser légèrement à Vuillard.

Il est dans l'œuvre de Léon Spillaert deux réussites parfaites, c'est la suite de lithographies qui illustrent les *Serres chaudes* de Maeterlinck où il y a une femme agenouillée dans la neige, qui devance de plusieurs années les expériences surréalistes de Max Ernst; et surtout l'illustration au trait pour *la Femme au prisme*, de Frans Hellens, où son dessin s'apparente à certains dessins au calque de Picasso.

La vie de Léon Spillaert à Ostende est sans histoire. Né en 1881 de parents ostendais, il y a passé toute sa vie,



Léon SPILLAERT. — Portrait de M. P...



Léon SPILLAERT. — Portrait de M. V...



Léon SPILLAERT. — Les trois femmes.

à part cinq années de séjour à Bruxelles. Il s'est formé tout seul; son père, qui aimait la peinture, le laissa libre de travailler à sa guise. Son joli esprit rêveur, curieux, inquiet, fureteur, fait de lui le beau peintre que nous aimons (1).

Jan De Clerck

Jan de Clerck a eu, au contraire de Spillaert, une vie très agitée. Expositant cosmopolite, il est aussi connu en Angleterre qu'à New-York, à Berlin, Vienne, Amsterdam, Oslo. Après une exposition à Madrid en 1907, où il obtient la médaille d'or, il quitte ce nom de « Jan van

(1) Léon Spillaert a quatre toiles au musée de Bruxelles, une à celui de Grenoble; des toiles dans les collections particulières à Paris, Vienne, Berlin, aux États-Unis, au Canada, en Norvège, en Hollande, etc...

Oostend » sous lequel il avait exposé au temps où, obligé de travailler avec ses parents, il manifestait son grand talent en contrebande.

Esprit hardi, très varié, on retrouve dans ses toiles de jeunesse des essais picturaux très en avance sur son temps. Ainsi dans cette toile intitulée *La Passe de la main*, il essaye de rendre par des couleurs la sensation tactile que l'on éprouve en se passant la main sur la figure; d'autrefois avec un jeu de lignes brisées il essaye de rendre les mouvements de la mer.

Plus tard, à l'aide d'une division verticale du ton, il cherche les effets qui le font appeler en Angleterre « le peintre des effets atmosphériques ».

Depuis 1919, sans avoir jamais abandonné aucune des autres manières, il peint en peinture lisse le Folklore de Bretagne et d'Ostende. Et ces jolies toiles sont, hélas! souvent traitées avec des soucis plus littéraires que purement picturaux.

HENRY DE BORMES.



Jan DE CLERCK. — Règlement de compte difficile.